LETTRES

A MONSIEUR LE PROFESSEUR ROSTAN

SUR LE MOT HYPOCONDRIE

PAR

LE DOCTEUR DUMONT

(DE MONTEUX),

Médecin de l'État civil de la Commune de Grenelle,
Ancien médecin du service Postal de la Méditerranée.

« La plus part des occasions des troubles du monde sont grammairiens... »
(MONTAIGNE.)

Ces Lettres, publiées par le journal l'*Union Médicale* des 27 et 29 janvier 1852, sont reproduites dans l'intérêt des personnes atteintes d'affections nerveuses que nul phénomène extérieur ne révèle, et qu'à cause de cela l'on considère comme **malades imaginaires**.

PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,
Rue Hautefeuille, 19.

1852

LETTRES

A MONSIEUR LE PROFESSEUR ROSTAN

SUR LE MOT HYPOCONDRIE.

PREMIÈRE LETTRE.

« Ce n'est pas la vérité qui persuade les hommes, ce sont ceux qui la disent... »
(NICOLLE.)

Monsieur et très honoré maître,

Je m'appuie sur ce texte, que me fournit l'une des grandes illustrations de Port-Royal, afin de vous prier de faire quelques efforts en vue de supprimer du langage médical, une expression que je considère comme fatale. Les mots, vous le savez, ont quelquefois une immense portée, et ce ne serait pas un livre sans intérêt que celui qui traiterait de leur puissance *corticale*.

Le mot que je désire vous faire attaquer n'a rien de sonore, ni d'explosif; il ne dilate pas, tout au contraire il comprime, car il contient quelque chose de sinistre et de louche : *Hypocondrie!..* Sous le rapport scientifique, cette dénomination, vous en conviendrez, Monsieur, n'est pas moins absurde que ne l'est, par exemple, dans l'ostéologie du bassin, celle de *trou obturateur*; mais ne l'envisageons point de ce côté; c'est une tâche que je laisse à M. le docteur Cerise, dans la crainte de ne pas lui rendre toute la part de savante critique qu'il a su mettre en cet endroit lorsque nous nous en sommes entretenus. Je prendrai la question sous un point de vue différent, et qui est tout à fait mien.

Le mot *hypocondrie*, je vous le dénonce, Monsieur, à cause des

fausses idées qu'il entraîne dans l'esprit des gens du monde; et partant, des injustices auxquelles il donne lieu. En effet, que signifie-t-il dans la bouche des personnes étrangères à l'art de guérir, et même dans celle d'un bon nombre de médecins? un vice de l'âme, une *aberration du caractère;* l'homme qui se présente sous cette forme est considéré comme un *égoïste* qui, ne trouvant pas assez de causes de bien-être autour de lui, s'irrite, crie à la fatalité et se met en tête mille maux qu'il n'a pas!.. Nos classiques modernes ont écrit en ce sens. Boileau dit, dans sa huitième satire :

. . . . . cent fois la bête a vu l'homme hypocondre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre!..

Et l'un de ses commentateurs, Brossette, si je m'en souviens, fait remarquer à ce sujet, qu'il faudrait *hypocondriaque*, parce que ce mot signifie au figuré, un *fou* mélancolique et atrabilaire. La Fontaine, dans sa fable intitulée : *La Chatte métamorphosée en femme,* La Bruyère dans ses *Portraits,* Dufresny et bon nombre d'autres écrivains ont des touches du même genre. Quant à Molière, il lui était impossible d'éviter cette pente ; aussi, n'y a-t-il qu'à lire la XI[e] scène du 1[er] acte de *Pourceaugnac,* scène charmante du reste , pour voir la manière ample avec laquelle il pénètre dans l'erreur que je cherche à combattre. Cette erreur, Monsieur, est contenue dans nos dictionnaires français, depuis Richelet jusqu'à nos jours. Et Richelet d'où la tenait-il? Il est honteux de l'avouer, mais il l'avait prise dans le *Glossaire médical* de Degori. Ce qui me surprend, c'est qu'elle n'ait été relevée par aucun de nos auteurs pathologistes, et qu'elle soit encore en pleine vigueur malgré les nombreux travaux qui ont paru sur la nature des affections nerveuses.

Vous, Monsieur, qui par vos principes antivitalistes, avez tant contribué à renverser les théories en vertu desquelles on pouvait admettre l'existence des maladies imaginaires; vous qui, pour l'honneur de la science et pour le vôtre propre, ne considérez pas l'hypocondrie comme *une simple méditation morbide sur la santé,* il vous appartient, plus qu'à tout autre, d'élever la voix en faveur des malheureux qui, livrés à d'invisibles tortures, sont encore accusés de produire eux-mêmes l'état contre lequel ils se débattent. Faites qu'on ne dise plus à l'avenir que leur mal n'est que dans leur esprit; que, pour s'y soustraire, il ne dépend que de leur volonté ; et cela, parce que les gens qui tiennent ce langage, ont lu dans un lexique ou ailleurs... que les hypocondriaques étaient des êtres *singuliers,* des *visionnaires,* des *mélancoliques,* des *capricieux,* qui *jouaient aux vapeurs* comme il arrive de le faire à certaines coquettes

lorsque leur diplomatie se trouve à toute extrémité. Il importait aux Romains de distinguer l'or de Néron d'avec celui de Trajan. Eh bien ! il importe à l'humanité de ne pas confondre le faux malade avec celui qui l'est réellement.

N'est-il pas à regretter, Monsieur, que l'une des affections les plus pénibles à supporter soit en même temps la plus révoquée en doute ! Les douleurs sans nombre qu'elle impose, les perturbations qu'elle engendre dans l'être sensitif et intellectuel, ne doivent-elles inspirer que la négation et le dédain ? Quoi ! parce que ces désordres et ces douleurs se trouvent cachés, parce que le plus ordinairement ils n'accusent aucun signe et ne font pas spectacle sous nos yeux, il faut les repousser comme un mythe ?... Singulière philosophie, étrange médecine que celle-là ! Que les gens du monde n'aillent pas plus loin, c'est chose toute simple et qui leur est pardonnable ; en nous voyant nous-même apporter si peu d'attention à un pareil état et sembler parfois le traiter *comme sur la pointe du pied*, il n'est pas étonnant que leur esprit, complètement dépourvu des données de la physiologie transcendante, méconnaisse les vérités morbides dont je parle. Et quelles sont les natures les plus enclines, les plus prédisposées à subir ces dures vérités ? Vous le savez, Monsieur, ce sont les plus impressionnables, les plus délicates, et généralement celles dont l'intelligence est le plus occupée, dont le développement est le plus marqué. La biographie universelle dépose en faveur de cette opinion bien vieille, puisqu'elle appartient primitivement à Aristote. En effet, se trouvèrent sur cette ligne de désolation, pour ne signaler que des hommes supérieurs et près de nous, Tasse, Cellini, Simon Browne, Johnson, Swift, Pascal, Goldsmith, Sterne, Zimmermann, J.-J. Rousseau, Vauvenargues, Goldoni, notre bon, spirituel et savant confrère Pierre Roussel ; puis Ballanche, Léopold Robert, Lawrence, ce célèbre portraitiste de l'Angleterre..... qui sais-je encore ? Car je ne prends ici que quelques noms au hasard et des plus aisés à retenir. C'est à la profonde érudition de M. le docteur Brierre de Boismont qu'il faut en demander la liste ; je suppose qu'elle doit être fort longue,

L'hypocondrie, mon cher Maître, n'est pas seulement réservée aux personnes chez lesquelles il y a prédominence des facultés de l'esprit, elle est encore, selon moi, le fatal apanage de celles qui ont un cœur généreux, porté à la tendresse et à la pitié. L'a-t-on jamais rencontrée chez les Brunehaut et les Marguerite de Bourgogne, chez les Clotaire et les Borgia ? Non ! Sainte-Beuve, parlant il y a trois ou quatre mois de l'une des femmes les plus charitables, les plus distinguées de la fin du dix-huitième siècle, de Mme Necker, disait que sa santé, en proie à des

angoisses nerveuses et morales, *accusait le travail de son âme*! Il avait raison, et Champfort n'est pas si éloigné du vrai qu'on a voulu le supposer lorsqu'il a écrit que *quiconque n'était pas misanthrope à quarante ans n'avait jamais aimé ses semblables*. Cette proposition, j'en conviens, a besoin d'être paraphrasée et je conçois qu'on la repousse à première vue; je vais essayer, par incidence, de lui donner le complément qu'elle comporte.

Il ne suffit pas, Monsieur, d'avoir un cœur de nature compatissante pour être touché des désordres et des souffrances d'autrui, il faut se trouver en position de les *voir*, de les toucher du doigt; car si nous sommes poussés dans les courans du plaisir, dans ceux des affaires et de la prospérité, des honneurs et de la gloire; si nous n'avons jamais enduré ni la maladie, ni la misère, nous respirons à pleine poitrine, nous sentons le sol résister à nos pas; nous portons la tête haute; finalement, nous dépassons le niveau commun par notre manière d'exister et de sentir. Alors, quelles sont les conséquences de cette situation fortunée? C'est de ne se trouver jamais, ou presque jamais, en conjonction avec ceux qui gémissent, parce que ceux-là ont la taille rapetissée, parce que leur regard oblique constamment vers la terre, parce que leurs paroles non accentuées n'arrivent pas à nos oreilles, et qu'alors nous ne les *voyons point*!... Si, au contraire, nous sommes à même de vivre auprès d'eux, d'analyser leur condition, si nous nous rendons témoins de la lutte incessante qu'ils soutiennent contre le sort; si nous contemplons cet océan d'amertume où les dix-neuf vingtièmes de l'humanité s'étiolent et s'étouffent; si, chaque jour, enfin, selon le conseil de Victor Hugo, notre pensée fait le tour

. . . . . des misères du monde,

nous ne dépasserons guère l'âge précité sans arriver à la *misanthropie*, et Chamfort sera victorieux par son théorème. Quant à l'expression de misanthropie, il ne faut pas se borner à la prendre ici dans sa seule rigueur étymologique, ce qui serait un non-sens, il faut la faire synonyme de toutes celles qui indiquent une perturbation de la sensibilité morale, laquelle amène tôt ou tard des perturbations dans la matière proprement dite.

Il y a quinze ou seize ans, je conduisis, dans votre cabinet de consultation, un hypocondriaque qui vous frappa par la distinction de ses manières, par l'air de grandeur et de génie qu'accusaient tout à la fois le modelé de sa tête et les traits de son visage: vous en souvenez-vous? Il menait alors une existence bien amère... C'est que son cœur n'avait

pas été satisfait et qu'en même temps il avait abusé des travaux de l'esprit. J'ignore ce qu'il est devenu : je ne puis songer à lui sans éprouver un sentiment pénible.

Ainsi, Monsieur, l'hypocondrie a différentes sources; elle naît soit de l'abus intellectuel, soit de celui de la sensibilité, le plus ordinairement, j'en suis convaincu, de la combinaison de l'un et de l'autre, comme dans le cas que je viens de signaler, comme chez J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, comme..... j'hésite d'ajouter à ces noms celui qui l'emporte sur tous les autres, le nom du Christ. M. le docteur Beau, de l'île Saint-Louis, a cherché à démontrer l'aliénation mentale dans la personne de Mahomet; il serait plus aisé, ce me semble, de soutenir que le Rédempteur de la véritable liberté humaine a dû passer par toutes les tortures intimes de l'hypocondrie, car il réunissait cette double condition dans sa nature terrestre : le travail incessant, démesuré de l'esprit et du cœur! Oh! ce n'est pas seulement à Gethsémané et sur le mont des Olives qu'il a dû se dire en lui-même pour la première fois : *anima mea tristis es usque ad mortem.....* il a dû se le dire toujours!..

Cependant, je suis loin de croire que cette maladie n'ait pas d'autres causes que celles dont je viens de parler; sans doute il en est encore de moins intéressantes et de moins nobles. Telles sont, par exemple, celles qui naissent d'excès commis dans les jouissances d'une vie mal réglée, d'une personnalité orgueilleuse, de l'ambition, de la rivalité, et généralement de toutes les passions viciées, mais je suis persuadé que celles-ci ont une action moins agissante. Quoi qu'il en puisse être de l'étiologie de cette affection et de son siége, elle n'en est pas moins une affreuse réalité pour ceux qui en sont atteints. Or, il y a de la cruauté à ne point compatir à ce qu'ils endurent, à ne point s'ingénier pour l'amoindrir, et rien n'est capable d'arriver à ce résultat comme la bienveillance et une sorte de participation sympathique : une conduite opposée peut amener de bien funestes conséquences. Pour ma part, j'en connais un bon nombre, et, à ce propos, je vous demande, Monsieur, de vous transmettre ce que j'appris, en 1836, touchant madame de R..., femme d'un ancien capitaine de frégate.

Me trouvant, par circonstance, dans l'un de nos ports maritimes, je fus consulté pour cette dame, digne mère de famille, qui, durant toute sa vie, s'était tenue à l'écart des plaisirs qui énervent les habituées du monde, pour ne se livrer qu'à l'accomplissement de ses devoirs d'intérieur. A la suite de sa quatrième ou cinquième couche, elle fut atteinte de phénomènes hystériques très persistans et très intenses. Sous une telle in-

fluence, le caractère le plus jovial, l'humeur la plus égale, la patience la plus étendue, le courage le plus robuste, se transforment *nécessairement;* c'est ce qui arriva chez elle. Au bout de quelques mois, les personnes qui l'entouraient se fatiguèrent du spectacle de ses accès; elles furent importunées de ses plaintes; et, peu à peu, leur pitié s'atténua. Oh! la pitié! Monsieur, elle n'est pas tenace de sa nature, elle aime à changer de sujet comme l'amour; et, comme lui, elle est volage; les mêmes traits de physionomie, les mêmes accens, les mêmes douleurs la fatiguent et l'ennuient, à moins qu'elle n'aille se loger dans des cœurs d'une trempe extraordinaire!... Telles étaient les dispositions des parens et des amis de Mme de R..., dispositions que vint seconder le médecin traitant. Celui-ci, arrivé au terme de ses ressources pharmaceutiques, prit l'épouvantable responsabilité de conseiller à l'assistance, surtout au mari, de traiter la malade avec indifférence, de ne plus céder aux écarts de son imagination; et que, finalement, un semblable état devait être *brusqué*... Le capitaine, se laissant persuader, tenta de suivre cet avis, en faisant toutefois (je le dis à sa louange) de grands efforts sur lui-même. Mais, dès le premier essai de cette barbare thérapeutique, la malheureuse femme, se redressant convulsivement, et d'un ton de désespérée, lui dit: « Et vous aussi, vous me traitez de la sorte! Oh! malheur! » Et elle s'élança vers l'une des fenêtres de sa chambre, dans le but de s'en précipiter. Dès lors, elle tomba dans l'idiotisme, car elle n'avait pas sans doute une intelligence suffisamment étendue pour devenir folle.

Voilà, Monsieur, un crime dû à l'ignorance de notre confrère. De semblables hommes ne sont pas plus médecins que ne serait algébriste celui qui, en présence du problème le plus simple, n'arriverait pas à trouver l'inconnue de ce problème. Ce sont des gens auxquels il manque le sens philosophique; *fricoteurs d'officine*, selon l'expression de Guy-Patin, ils agissent auprès de leurs malades en herboristes et en rebouteurs de village: « Ce n'est pas leur faute, ce n'est que leur coutume. »

Je suis, Monsieur, en cet endroit, très peu disposé à l'indulgence confraternelle, car je tiens pour *intrus* ceux d'entre nous qui ne sont médecins que par la tête et non pas *un peu par le cœur;* je ne les aborde pour le moment que d'une manière tengentielle, me réservant de les attaquer plus au large dans un travail relatif à l'intuition médicale.

On dit: « Les hypocondriaques exagèrent considérablement leurs maux; ils les écoutent et ne les combattent pas avec assez d'énergie. » Et qui donc en est juge? Qui donc a le droit d'apprécier les sensations d'un système nerveux qui ne lui appartient point? Les causes qui produisent la douleur n'ont-elles pas un mode d'action relatif au degré d'irri-

tabilité de chaque individu ? Y a-t-il deux idiosyncrasies qui se ressemblent? Chacun de nous n'a-t-il pas la sienne comme il a sa physionomie, son son de voix et son écriture ? Or, il nous est interdit de nous taxer réciproquement en fait d'impressionnabilité, car le *doloromètre* est et demeurera toujours au nombre des découvertes impossibles. On juge de l'honnêteté de quelqu'un par sa conduite ; de son cœur, par ses actions charitables ; de son esprit, par sa conversation et par ses œuvres, mais de ses souffrances, c'est impossible... « J'ai vu un homme, dit Marc-Antoine Petit, qui venait de se battre avec courage, trembler à la vue d'une lancette préparée pour le soulager. » Cette sorte d'inconséquence, pour qui veut en tenir compte, se rencontre à chaque pas.

Je ne puis, Monsieur, terminer aujourd'hui tout ce que j'ai à vous dire ; je le suspends pour en faire le sujet d'une seconde et dernière lettre.

Je vous offre, comme toujours, mes salutations pleines de respect.

D[r] DUMONT (de Monteux).

15 décembre 1851.

DEUXIÈME LETTRE.

Monsieur et très honoré maître,

Il est une vérité pathologique dont généralement on n'est point assez pénétré, c'est que les hypocondriaques ont des termes de comparaison qui leur appartiennent d'une manière presque absolue. Je veux dire par là, que connaissant les douleurs communes à tous, ils peuvent les mettre en regard avec celles qui leur sont propres, et en sentir toute la différence. En effet, tout le monde a l'idée des angoisses que laissent dans le cœur la perte d'une personne aimée, celle d'une fortune acquise; celles de la déception, de la jalousie ou de la haine : celles surtout d'une contusion, d'une brûlure profonde, d'une névralgie, d'un rhumatisme, etc., parce que chacun a pu en faire l'expérience, mais les phénomènes morbides qui se passent chez les gens névrosés de la tête aux pieds, sont sans analogues; c'est pourquoi on les traite de billevesées... et qu'on accable de ridicule, ou tout au moins d'indifférence, les infortunés qui en sont la proie! Cependant la compassion et la médecine ne doivent se retirer devant aucune souffrance, toutes y ont droit, et celles dont il est question le commandent d'autant plus qu'elles sont un composé particulier, une sorte d'amalgame, pardonnez cette figure, de douleurs organiques et intellectuelles. Il faut que ces douleurs soient bien terribles, puisque, parvenues à un certain degré, elles portent ceux qui en sont le siége, à se débarrasser de l'existence! Vous, Monsieur, si je suis bien informé, n'êtes-vous pas, en ce moment, comme au nombre des exécuteurs testamentaires de l'un de nos bons et vénérés confrères, lequel a succombé, avant l'heure marquée par la Providence, sous le poids de ce qu'il appelait ses *tourmens ganglionnaires!..*

On dit que les hypocondriaques ne réagissent pas, ou ne réagissent que peu, envers leur état; mais c'est encore là une usurpation, une illégalité médicale, car il y a à objecter ce que je soutenais touchant le

premier chef d'accusation. Qui est-ce qui peut déterminer le degré dynamique auquel s'élève tel ou tel individu dans une circonstance donnée? Où rencontrera-t-on une mesure et un moyen quelconque d'appréciation? Un cheval est attelé à une voiture extrêmement lourde, la route est difficile; le cheval s'arrête, de grands coups de fouet ne peuvent le faire avancer. Que fait en ce cas son conducteur? Il s'avise d'allumer une poignée de paille sous ses parties génitales, et le pauvre animal trouve immédiatement, dans l'action d'une douleur nouvelle et plus violente, la possibilité d'entraîner son fardeau! Alors le charretier de s'écrier: « Ah fainéant, je te ferai bien aller... » Y a-t-il au monde quelqu'un qui puisse prononcer avec certitude que ce cheval n'avait pas dépensé toute sa réaction possible avant d'être soumis à la cruelle expérience du misérable dont il dépend? Et le paralytique qui, à l'approche d'un incendie, se redresse et court... peut-on dire de lui aussi que, s'il l'eût bien voulu, il ne serait pas resté jusque là dans le repos et l'inaction? A entendre certaines gens — gens parfaitement équilibrés en toute chose — on peut se tirer de tout, et presque guérir de tout, par le secours de la volonté. Sans doute on peut beaucoup par cet agent, mais chacun en a sa dose propre, comme il a celle du bon sens, de la mémoire, de l'intelligence. Or, la question est toujours de savoir quelle est au juste cette dose.

L'homme qui va se battre en tremblant, mais qui se bat néanmoins, met en œuvre plus d'énergie que celui qui y est allé en pleine gaîté et sans la moindre émotion. Voilà où conduit l'analyse vraiment physiologique: à des conclusions qui heurtent singulièrement les idées de la foule, et c'est à ceux qui ont mission de nous initier dans les mystères de la pathologie à appuyer, plus qu'ils ne le font, sur ces hautes considérations qui renferment de si nombreuses inconnues vitales.

D'ailleurs je ferai remarquer, au profit des hypocondriaques, que, chez eux, le système qui dessert l'activité morale n'étant plus dans sa normalité, il est logique d'admettre que leurs efforts de volonté doivent avoir moins de succès que chez les personnes en qui les centres nerveux demeurent intacts. Ils réagissent, et comme ils sont obligés de le faire constamment, ils finissent souvent par se lasser du combat avant d'avoir dépensé tout leur moyen d'action; mais je répète encore: comment s'assurer que cette dépense totale n'a pas été faite?

J'ai sous les yeux une femme remplie d'intelligence, de cœur, et d'une énergie peu commune; elle est douée d'une constitution extra-nerveuse, constitution qui vient d'être perturbée sous l'influence d'une opération chirurgicale importante, l'ablation du sein, à laquelle elle ne s'est

décidée que par dévoûment pour son mari. Eh bien, elle est, à cette heure, aux prises avec des phénomènes dits *hypocondriaques*, et ne cesse de me répéter que les souffrances matérielles qu'elle a subies, ne sont rien en comparaison de celles qui leur ont succédé. C'est parfois quelque chose de déchirant que de voir cette pauvre malade en lutte avec elle-même, c'est-à-dire la raison se débattant à outrance contre l'aberration!...

Nous, médecins, nous sommes à même d'observer assez souvent ce combat de la dualité humaine; mais franchement, mon cher Maître, y apportons-nous toujours toute notre attention? Persuadés que le patient exagère son récit et ses plaintes; n'ayant, du reste, aucune idée des maux qu'il accuse, n'en connaissant ni l'étiologie, ni la vraie nature, nous passons outre en disant: « *C'est nerveux;* il faut ne pas se laisser abattre, allons, allons, un peu de courage, cela dépend de vous. » *C'est nerveux*!... Cela équivaut à la réponse de l'un des personnages de Molière: pourquoi l'opium fait-il dormir? *Parce qu'il a une propriété dormitive.* Belle réponse, et très satisfaisante en vérité. Dans les nombreuses maladies de l'enfance, nous avons encore une expression sacramentelle qui, le plus souvent, nous tire d'embarras à l'endroit du diagnostic et du traitement: *c'est la dentition*... Convenons que, pour couvrir l'insuffisance de notre savoir, nous avons admis des formules bienheureuses, des mots élastiques et commodes, au moyen desquels nous nous échappons par la tangente. S'échapper! cela est permis lorsqu'on se sent vaincu; mais en fuyant, il ne faudrait pas jeter, quelquefois d'une manière aussi assurée qu'on le fait, une condamnation inconsidérée, et dire à celui qui nous demande assistance: « Ce n'est rien, *surge et vade*! ce qui a pour conséquence de le désespérer et de faire dire aux personnes qui l'entourent: qu'*il est un malade imaginaire*! Si nous sommes impuissans à le comprendre, à l'alléger, ne contribuons pas, tout au moins, à aggraver sa situation.

Eh quoi, Monsieur, l'hypocondriaque mérite-t-il d'être traité en paria par cela seul que ses tourmens sont invisibles et impalpables, tandis que l'on aura de la pitié et des soins pour l'homme atteint d'une goutte contractée par l'abus des plaisirs de la table, pour l'homme que ronge une syphilis, pour celui qui est blessé dans un duel qu'il a lui-même provoqué? Tâchons que notre jugement s'exerce de haut, de manière à ce qu'il soit plus éclairé et plus équitable.

Nous ne faisons point *la maison de notre âme*, si j'ose m'exprimer ainsi; seulement, nous pouvons la défaire ou l'améliorer selon la marche que prennent nos facultés. Si de fait nous n'avons reçu en naissant qu'un léger kiosque, nous n'arriverons jamais à le convertir en forte-

resse, quelque chose que nous fassions, et nous serons sans cesse en butte aux causes mauvaises qui tourbillonnent dans notre atmosphère. Lorsque le chêne sent à peine une raffale, le roseau plie sous la moindre agitation de l'air; et, qu'on n'en doute pas, il ne cède certainement qu'après avoir opposé sa portion de résistance à l'agent qui le maîtrise. Tandis que les *faibles* luttent, les *forts* se reposent...... Il faut féliciter ceux-ci que rien n'émeut et ne trouble, mais s'ils se targuent de leur invulnérabilité et de leur quiétude, il faut les prendre en pitié, car ils blessent le bon sens philosophique.

A l'accusation de faiblesse et de pusillanimité que l'on fait peser sur les malades dont je me fais en ce moment le champion, il en est une autre encore que je relèverai, et ce sera la dernière. On dit qu'ils sont personnels et profondément égoïstes...... Mais tous les malades sont égoïstes.

. . . . . « Le seul pli d'une fleur
Blesse, *en réalité,* le sein de la douleur;
Le contact le plus doux avec le temps irrite,
Et tout homme souffrant devient un sybarite.... »

Ces vers, comme facture, n'ont rien de somptueux; mais Marc-Antoine Petit, en les écrivant, s'est rendu l'écho d'une vérité éternelle. Si les hypocondriaques paraissent généralement plus concentrés dans l'amour d'eux-mêmes, cela tient tout à la fois à la spécialité de leur état qui a quelque chose de nauséabond et de détériorant; au sentiment de gravité que cet état fait naître dans l'esprit; surtout enfin, à sa prolongation à perte de vue. Que l'on réfléchisse sérieusement à ces causes, et l'on verra si elles ne doivent pas nécessairement élargir le *moi* et l'élever peu à peu à une haute puissance. Or, Monsieur, en bonne et juste médecine, on ne rend pas les malades responsables des symptômes inhérens à leur affection.

Je vais m'appuyer sur des exemples, car j'ai la manie de les aimer beaucoup. Je suppose que l'homme le plus généreux du monde, et ne sachant point nager, vienne à tomber dans l'eau; quelqu'un se précipite pour le sauver, mais les mouvemens auxquels il se livre sont inconsidérés (ceci est un attribut de sa situation comme l'égoïsme en est un des douleurs chroniques), ces mouvemens sont dangereux pour celui-là même qui cherche à le secourir et qui l'en avertit. Le patient n'en tient aucun compte; le sentiment vicié de sa propre conservation l'en empêche, et, à son insu, il lui importe peu qu'un autre se noie, pourvu que, LUI, puisse parvenir au rivage !...

Vous direz, Monsieur, que je choisis là une situation extrême ! Non, elle me semble appropriée parce que les hypocondriaques sont sujets à des accès de nécrophobie dans lesquels les phénomènes qu'ils éprouvent ont pour effet de les convaincre d'un danger imminent et positif. Tenez, mon cher Maître, vous, qui êtes si bon, si porté pour votre prochain, je vais vous rendre très égoïste en vous mettant, par la pensée, sur l'un des navires qui louvoient dans le golfe de Gascogne, à moins cependant que vous ne soyez du petit nombre de ceux qui sont réfractaires aux doubles mouvemens du tangage et du roulis. Mais si vous ressemblez à la généralité des passagers, je vous vois tomber dans une insouciance complète à l'égard de tous vos compagnons de voyage, y eût-il, parmi eux, les êtres qui vous sont le plus chers ; tout simplement sous l'empire d'une cause appréciable, limitée et de nature fort innocente. Pourquoi ? Parce que vous serez perturbé et que vous ne serez plus *vous-même.*

Ainsi, Monsieur, qu'on ne reproche pas tant aux hypocondriaques d'être égoïstes. J'en ai rencontré plus d'un qui auraient donné des leçons de générosité et de patience à des malades d'un autre ordre, et à beaucoup de gens bien portans. Que l'on garde cette accusation pour les hommes de puissance et d'équilibre sur lesquels tombent plus de rayons de soleil que de pluie ; songer aux autres est une obligation qu'ils ont la facilité de remplir et dont ils ne doivent pas perdre l'instinct. Mais nous sommes d'ordinaire plus indulgens pour ceux qui jouissent que pour ceux qui pleurent !...

Très cher Maître, je me rappelle vos beaux jours de la Salpétrière, qui furent également les miens..... jours d'illusion et de faciles labeurs dans lesquels vous nous recommandiez avec instance de faire participer tous nos sens à la recherche du diagnostic ; c'est une recommandation que bien certainement vous ne manquez pas de faire encore à la foule qui vous suit à l'Hôtel-Dieu. Eh bien ! permettez-moi de vous demander d'enseigner bien haut à vos disciples qu'en présence des affections mystérieuses du système nerveux, on n'arrive à rien, le plus ordinairement, avec la seule ressource des sens ; qu'il faut, pour pénétrer de tels mystères, recourir à l'intuition de l'esprit et à la prescience du cœur. Vous avez, soit dit sans reproche, passablement matérialisé la science médicale dans l'amphithéâtre de vos brillans débuts, il vous reste, permettez-moi de vous le dire très humblement, à la mélanger d'un peu de platonisme ; c'est-à-dire de cette philosophie transcendante qui connaît des choses sous-entendues et dont la ténuité échappe au scalpel non moins qu'au microscope.

Vous avez la faculté de fasciner vos auditeurs, de les pousser comme

il vous plaît dans vos propres courans, et il vous serait facile, je le crois, de les initier à cette philosophie dont je parle. Faites-leur comprendre que la pensée ne suit pas les lois de la gravitation, que les attributs métaphysiques de l'homme ne s'attirent point en raison des masses, et que pour être réellement médecin, il faut savoir outrepasser le cercle géométrique que forment autour de nous les objets pondérables. Dites-leur, avec Zimmermann, « que pour passer du connu à l'inconnu, il faut toujours penser *plus qu'on ne voit*; se représenter ce qui n'est pas visible comme s'il l'était; conclure de ce qui est à ce qui peut être; souvent deviner et faire de fréquentes tentatives avant de pouvoir deviner. »

Lorsque vous aurez pu, Monsieur, amener vos élèves jusque-là, vous leur aurez fait accomplir ce que Pascal appelle la dernière démarche de la raison humaine; et votre École, se purgeant des capacités vulgaires qui ne comprennent que ce qui est palpable, ne sera plus qu'un composé d'hommes sérieux, véritablement dignes de la haute mission que la loi nous confie. Alors nous aurons des médecins qui ne ricaneront plus sur les infirmités occultes du système nerveux, et qui redresseront, à ce sujet, le jugement des personnes étrangères à l'art de guérir : on pourra reconnaître de *faux* malades, mais on n'en admettra plus d'*imaginaires*.....

En attendant que vous ayez formé cette génération médicale si désirable, tâchez, Monsieur, de faire promulguer une nouvelle dénomination de la maladie complexe que l'on désigne sous le nom d'*hypocondrie*. Tachez encore de vulgariser, dans vos leçons cliniques, l'histoire des *cas rares* depuis Isaac Cattier jusqu'au professeur Lordat.

Ici se termine mon plaidoyer. A vous de féconder les vérités qu'il renferme : vous rendrez un éminent service à une classe d'êtres souffrans, laquelle mérite une bien vive compassion. Daignez le faire, Monsieur, EFFLAGITATU MEO.....

Votre très humble et reconnaissant Élève,

Dr DUMONT (de Monteux).

Grenelle, ce 15 janvier 1852.

Paris. — Typographie **Félix Malteste** et Ce, rue des Deux-Portes-St-Sauveur, 22.